



Le Cavalier de l'équinoxe

Jean-Luc Angelis

ARTEGE
EDITIONS

Le Cavalier de l'équinoxe

Jean-Luc Angelis

Le Cavalier de l'équinoxe

ARTÈGE

DU MÊME AUTEUR :

Des blasons pour un hérisson (roman)

En collab. avec Laure Angelis, Ed. Téqui

Quand pleurent les étoiles (roman)

Ed. du Triomphe

Le choc du dialogue (témoignage)

Ed. CLD

La véritable histoire des Guides et Scouts d'Europe (document)

Ed. Presses de la Renaissance

Comme un Royaume de Solitude (roman)

Ed. du Triomphe

© novembre 2011

ISBN 978-2-36040-053-9

ISBN pdf : 979-1-03360-026-8

Éditions Artège - 11, rue du Bastion Saint-François

66000 PERPIGNAN - www.editionsartege.fr

À Guy et Edith Lemaigen,
fidèlement.

PARTIE I

En l'an 683, Hubert, fils de Bertrand, duc d'Aquitaine et arrière-petit-fils de Clovis était un seigneur célèbre dans toute la Gaule pour sa richesse, son intelligence et sa bonté. Il était âgé de vingt-huit ans, jouissait d'une renommée des plus flatteuses et d'une santé superbe. Il avait un visage loyal, ouvert et souriant. Ayant délaissé la Neustrie où la corruption des grands lui causait souci et offense, il passait ses jours en Ardenne, chez son parent, Pépin d'Heristal, également puissant seigneur et maire du palais des rois Austrasie.

On ne connaissait à Hubert qu'une passion vive, irrésistible, ardente : la chasse. À part cela, et peut-être justement à cause de cela, il avait une grande réputation de sagesse, car la chasse le tenait éloigné des inévitables et ordinaires querelles. Pourtant il ne pratiquait aucune religion, étant certes trop occupé de vénérie pour adorer quelque dieu que ce soit. La princesse Hugberne, sa mère, était morte en le mettant au monde, et il avait complètement oublié l'enseignement très chrétien reçu de sa tante, sainte Ode, qui lui servit de préceptrice.

Il se souciait donc fort peu de la messe et des solennités chrétiennes, mais ne pensait pas pour autant mal faire. Il les ignorait simplement. Chaque jour, il était à la chasse, parcourait la forêt aux halliers impénétrables peuplés de sangliers et de loups, et ne rentrait à son château qu'à la nuit tombée. Parfois, sans les rechercher, il avait aperçu des idoles à l'abri de quelque chêne ou sur le bord des fontaines, lieux que les païens croyaient habités de nymphes. Il ne s'était pas attardé dans leur contemplation.

Car, s'il n'était pas chrétien, il n'était pas davantage païen, encore qu'il ne fut pas loin de croire que chaque arbre de sa chère forêt possédât une âme émue et douce, ne se rendant pas compte sans doute qu'il prêtait ainsi simplement aux choses le reflet de son âme heureuse.

Le duc Hubert chassait avec passion. Il s'occupait à bien dresser ses lévriers rapides, ses énormes mâtins de Tartarie et ses griffons poilus, et à affaïter ses gerfauts de Meuse. Il aimait voir sa meute gravir les pentes des collines, tandis qu'il allait dans le feu du soleil ou parmi les tempêtes. Il maniait avec une dextérité égale la hache, l'épieu, le couteau, l'épée. Il tuait d'une main sûre.

Il savait que, pour les chrétiens, le cerf devait à sa noblesse d'être l'animal privilégié de Notre Seigneur Jésus-Christ; pourtant il se réjouissait d'entendre le cerf gémir, lorsque les chiens le tiennent rendu et, quand il lui trouait le flanc d'un coup d'épieu, sa main ne tremblait pas. Hubert attendait même, avec grande impatience, qu'il lui fut donné de rencontrer le fameux et presque introuvable cerf blanc mais, pour le seul fait de sa grande rareté et non parce que sa mort octroyait au chasseur, comme chacun le savait de père en fils en Ardenne, le droit de baiser à son choix les lèvres de la plus douce et mignonne pucelle.

Le premier cavalier

25 juillet, 1984.

Cette année est une année jacquaire. En effet, le pèlerinage de Saint-Jacques tombe un dimanche comme le dimanche de Pâques. Année de double bénédiction sur le camino.

Dans la nuit, enjambant le rebord de sa fenêtre, Marin saute dans le jardin familial. Il a quinze ans. Il se dirige vers la remise et prend son vélo. Il jette sur ses épaules une gibecière tannée et usée. Adolescent vigoureux, en moins de cinq minutes, il atteint le bois où une pluie serrée s'abat sur lui.

Il ricane. Fier et fort. Le massif forestier de Fontainebleau n'a plus de secrets pour lui et pourtant, une fois encore, il reprend sa carte et vérifie, lampe frontale vissée sur la tête, son itinéraire. Rassuré, il sort un carnet, le protège de ses mains, relit les notes prises dans les diverses bibliothèques de la région. La boussole autour du cou, il vérifie encore sa route. Le cordon mal noué, une cordelette synthétique, lui frotte le cou et l'irrite. Il maudit cet inconvénient, les lacets de coton sont plus doux. Puis il l'oublie aussitôt. Ainsi palpite la jeunesse dans la verte beauté.

« Tout à l'heure, l'azimut dans les champs de boue. Ce sera une autre histoire. Pas de temps à perdre. » Et l'adolescent s'en va. Il pédale ferme. Le mollet dur. Le nerf tressaille dans cet effort sublime. Que la jeunesse de France est belle dans l'ardeur !

Dans la nuit, la pluie redouble. Le relief et le paysage se fondent dans cette pluie d'encre de chine. Les paysages esquissés s'évanouissent aussitôt que rêvés. Les yeux plissés, tout apparaît sous forme de silhouettes opaques, ruisse-lantes. Pourtant, une masse aux arêtes droites vient apporter quelque rectitude dans cet univers torve aux lignes sinueuses. Marin dissimule son vélo. Son sac est lourd d'outils et de boîtes métalliques. Son dos se ressent des formes anguleuses de son matériel.

Il marche d'un pas résolu vers l'église. Une chouette hulule, perchée sur son chêne, et Marin frissonne. Et Marin ricane.

Le 1^{er} juin 2002 – Seine-et-Marne.

Sophie a 15 ans. Ce samedi est contrasté. Le soleil l'emporte sur les nuages. Puis les cieux se bousculent et déversent tels des pleurs une pluie tiède sur la terre. À nouveau le soleil revient, d'une chaleur et d'un éclat incandescent.

« Le Diable bat sa femme » songe Sophie.

Elle est seule sur la route, frêle, à vélo sur une petite départementale et elle sourit, heureuse. Elle porte un sac à dos, lourd et encombré qui lui meurtrit les épaules.

« Marin, je te tiens ! Mon frérot, si tu savais sur quoi j'ai mis la main ! Maintenant, j'ai compris, j'ai une mission... »

Après une côte régulière, entre deux champs de tournesols, Sophie s'arrête, essoufflée. Se dévoile alors, plus bas, un village. Le clocher se dresse dans le paysage, unique point de repère inamovible. Les fleurs égaient les façades des maisons, quelques chiens aboient. Un tracteur traverse la rue principale.

L'attention de Sophie se reporte aussitôt sur l'église située sur un promontoire, dominant le village et ceinturée d'un cimetière, où une herbe verte se dresse en jeune espérance entre les pierres tombales et les croix de toutes formes. Le sanctuaire lui-même est de style roman. L'édifice a subi de nombreuses transformations. On devine toutes les périodes de l'histoire, tous les affronts du temps. L'époque de l'humilité et de la christianisation des campagnes, la chapelle du début, dont les arcs ont été conservés et noyés dans celle-ci, devenue église romane. Murs épais, arcs solides. Plus tard, bien plus tard, ce sont les guerres de religion. L'édifice incendié en partie. Une poignée de protestants jouant les voyous face aux catholiques. Dans chaque camp, la haine

l'emportant sur l'enseignement de l'évangile. Plus personne ne voyant le Christ dans le visage de l'autre. Le démon riant des hommes, injuriant Dieu.

Le calme revenu, l'église est restaurée. Elle est demeurée douloureusement catholique. Sous les dalles reposent les paroissiens massacrés par les ligues protestantes. Y gisent aussi des protestants, confondus avec des catholiques. À tous, la paix éternelle.

Répit de courte durée... La Révolution française est pire encore. L'église est saccagée, vidée de ses vases sacrés. Profanée, elle est transformée en dépôt de blé, puis en poste pour gardes avinés et soudards. Seule l'armée soviétique égalera, deux siècles plus tard, les révolutionnaires français en barbarie et en sacrilège.

Sophie arrête là ses réflexions. Elle dévale la pente. Gri-sée par la vitesse, elle émet des cris perçants et rauques, mal modulés, pour effrayer un chien qui paresse sur la route. La sonnette du vélo s'avère plus efficace.

Bientôt au pied de l'église, le vélo attaché, Sophie gravit les marches en courant. La pierre des degrés est vieille, usée par des milliers de pas, de genoux de ceux qui ont prié et supplié lors de milliers de pèlerinages. Même la boue révolutionnaire a été lavée. L'homme passe, Dieu demeure.

La porte de chêne s'entrouvre et laisse Sophie à l'admiration. Le soleil tombe à travers les vitraux transparents et jaunes. Simple lumière et riche dépouillement. La pierre est blanche, abîmée. Quelques statues en hauteur n'ont pas subi les outrages de l'histoire. Le silence règne. La lumière grainée, dansante, est un dialogue entre Dieu et Sophie. Au milieu de la nef, la jeune fille agenouillée est élevée dans le